



Germanica

23 | 1998

**Le roman historique dans les pays scandinaves au xx^e
siècle**

Carl-Henning Wijkmark : où commence l'histoire ?

Carl-Henning Wijkmark: wo Fängt die Geschichte an

Elena Balzamo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1274>

DOI : 10.4000/germanica.1274

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1998

Pagination : 129-140

ISBN : 0984-2632F

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Elena Balzamo, « Carl-Henning Wijkmark : où commence l'histoire ? », *Germanica* [En ligne], 23 | 1998, mis en ligne le 26 janvier 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1274> ; DOI : 10.4000/germanica.1274

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Tous droits réservés

Carl-Henning Wijkmark : où commence l'histoire ?

Carl-Henning Wijkmark: wo Fängt die Geschichte an

Elena Balzamo

- 1 L'œuvre du romancier suédois contemporain Carl-Henning Wijkmark (né en 1934) est relativement peu abondante et à première vue assez hétéroclite. Sa célébrité date de 1983, l'année de la publication de *La Draisine* (*Dressinen*) paru en français en 1986, réputation qui fut confirmée par le roman *Sista dagar* (littéralement *Derniers jours*), paru en traduction française sous le titre *1962* et consacré à la guerre d'Algérie. Il écrivit également des pièces de théâtre, des essais ainsi qu'un curieux « roman d'anticipation » qui est en réalité un essai à peine déguisé, centré sur le thème de la mort dans les sociétés occidentales (*La Mort moderne / Den moderna döden*, 1978 (1997 pour la traduction française). Dans sa production plus récente, on doit surtout signaler *Da capo* (*Dacapo*), roman paru en 1994 (1996 pour la traduction française) dont l'action se passe en Europe, principalement en Allemagne, sur fond d'effondrement des régimes communistes. Enfin, en 1997, il fait paraître un texte court et dense, un petit roman intitulé *Toi qui n'existes pas* (*Du som ej finns*), fait de va-et-vient entre l'époque contemporaine et le début des années 1940 : la guerre de Finlande. Wijkmark n'a donc rien du profil type d'un auteur de romans historiques, et, visiblement, il ne se soucie guère de donner à son œuvre une unité thématique ou une homogénéité générique. Il va où le portent ses goûts et la logique interne de sa réflexion, et il serait peut-être lui-même le premier surpris si on lui disait que l'histoire est l'essence même de ce qu'il écrit. Dans les quelques pages qui suivront nous tenterons de prouver que c'est bien le cas.

***La Draisine* : l'histoire comme prétexte**

- 2 *La Draisine* raconte les aventures d'un jésuite, empli de la foi en sa mission éducatrice, qui s'embarque pour l'Amérique latine en compagnie de singes... dont il veut faire des hommes. L'aventure tourne au désastre : la « culture » ne peut pas grand-chose contre la « nature » ; et le héros est amené non seulement à constater l'échec de son entreprise,

pour ce qui concerne les singes, mais aussi à assister, en témoin impuissant et dégoûté, à une sorte d'évolution à reculons chez ses semblables, émigrés européens débarqués en Amérique latine. Les échafaudages de la Culture se révèlent extrêmement fragiles ; inévitablement, la bête en nous prend le dessus quelle que soit la pédagogie déployée pour la contenir. Ce roman parabole, drôle et bien plus riche que ce qu'un résumé laisse deviner, semble n'avoir rien en commun ni avec l'histoire ni avec le roman historique. Néanmoins, paradoxalement, là est son origine.

- 3 Le livre a bel et bien été conçu comme un roman historique : « Au début, raconte son auteur dans un interview, j'avais envie d'écrire quelque chose sur les Suédois du Norrland qui avaient émigré à Misiones, dans le nord de l'Argentine. C'étaient des ouvriers et des paysans, dont les deux vagues d'émigration de Norrbotten datent l'une des années 1890, l'autre d'après la grève générale [de 1909 – E.B.] Ces familles d'orientation socialiste souffraient de l'ostracisme des employeurs et n'avaient aucune chance de survivre dans leur région. Ils arrivèrent à Misiones où l'on leur avait promis des terres et où ils espéraient pouvoir mener une vie tranquille dans des conditions climatiques agréables. Or, ces dernières se révélèrent extrêmement rudes, et il fut pratiquement impossible de tirer le moindre profit du maté, la culture principale. Les colons tombèrent dans une misère pire que celle dans laquelle ils avaient vécu chez eux, et furent broyés par leurs malheurs et par l'environnement hostile. Ils avaient perdu tout le bagage qu'ils avaient apporté de leur pays : des hommes normaux et intelligents s'étaient transformés en une sorte d'animaux sauvages. J'ai vu là un triste exemple de la facilité avec laquelle la « loi de la jungle », sous différentes formes, peut anéantir une civilisation. Dans *La Draisine* ce thème est plutôt secondaire. De plus en plus, je m'étais laissé entraîner par la pensée qu'on devait pouvoir en faire une représentation symbolique de l'idée même de l'évolution.¹ Ce fut effectivement le cas. Le roman historique tourna au conte philosophique, avec Voltaire comme point de départ et comme aboutissement. Un court passage, au milieu du livre, résume admirablement l'attitude de l'auteur à l'égard de l'histoire : nous sommes à l'été 1914 ; le jésuite (d'origine belge) est en train de traverser l'Atlantique au bord de sa draisine, en compagnie de ses trois singes ; il a compris que la guerre vient d'éclater, mais il est extrêmement embarrassé quant à l'identité respective des adversaires et s'abîme dans des conjectures de toutes sortes : « ... Quels pouvaient bien être les belligérants ? Les Allemands, très probablement. Mais qui d'autres ? [...] La France était-elle de la partie ? Et la Belgique ? »² Ce refus de discerner la moindre logique, la moindre nécessité objective dans l'enchaînement des événements est très significatif. L'histoire, qui relève ainsi du pur hasard, est remplacée dans ce roman par l'Évolution qui, elle, relève du destin, et d'une certaine façon, abolie. Visiblement, pour l'auteur – du moins, à cette époque – peu importe la tranche chronologique choisie : les mécanismes à l'œuvre sont toujours les mêmes, ceux de la « loi de la jungle ».

1962 : l'histoire comme toile de fond

- 4 1962 fut écrit en 1986, par un écrivain parfaitement francophone, fin connaisseur de l'histoire et de la littérature françaises, et qui avait passé de longues années en France en tant que correspondant de divers périodiques suédois. Il s'y trouvait notamment au début des années 1960, au moment du drame algérien. De toute évidence, sa connaissance de la situation ne le cédait en rien à celle des Français eux-mêmes, et il possédait tout l'équipement intellectuel nécessaire pour écrire un livre sur ce sujet. Pourtant, Wijkmark

attendit vingt ans avant de transposer ses impressions sous forme romanesque, un retard qui ne peut manquer de paraître surprenant. On en trouve une explication (à moins que ce ne soit une fausse piste) dans le texte du roman où le protagoniste, porte-parole de l'auteur (journaliste, comme Wijkmark lui-même l'était à l'époque) dit de lui-même qu'il « n'a rien d'un faucon, quand il s'agit de l'actualité, mais [qu'il est] doué pour la conceptualisation à posteriori »³, et il ajoute : « J'ai besoin de temps pour pénétrer l'essence des choses, c'est pourquoi je n'ai jamais pu être un bon journaliste »⁴, avant de conclure : « j'aurais dû continuer ma carrière d'historien »⁵. On ne peut se tromper sur le sens de cette remarque : si l'écrivain attend vingt ans avant de proposer sa version de la crise algérienne, c'est parce qu'il veut que l'actualité devienne de l'histoire. Mais peut-on dire pour autant qu'il a écrit un roman historique et même qu'il avait l'intention de le faire ? Rien n'est moins sûr. « On trouve, dans 1962, une formation politique, l'attentat contre de Gaulle et l'actualité politique française, mais ce n'est qu'une toile de fond. Un autre niveau existe, celui du débat idéologique et moral. Et au-dessous de tout cela, il y a ce qui a été mon véritable mobile ; ce qui m'a poussé à écrire ce livre, c'est le jeu psychologique et existentiel entre les deux personnages principaux⁶. » Ce commentaire, tiré d'un interview donné par l'auteur peu de temps après la sortie du livre, en dit long sur l'ambiguïté de sa position. Essayons de voir en quoi elle consiste.

- 5 Au moment où Wijkmark écrit son roman, la guerre d'Algérie fait déjà partie du passé ; c'est une époque close, bien plus close, par exemple, qu'aujourd'hui, quand elle a été réactualisée par la guerre civile qui fait rage dans ce pays et qui est une conséquence directe de l'indépendance. Au début des années 1980 il s'agissait en revanche de reconstituer une époque révolue, de faire passer dans la lecture la tension des passions politiques qui secouèrent la France durant les années en question – bref, de faire un « roman historique ». Il s'agissait aussi de donner une leçon d'histoire, destinée non pas aux Français, mais aux compatriotes de l'auteur. Il s'agissait de démontrer au public suédois l'absurdité de la vision manichéenne du processus historique, de dénoncer le mythe du combat pour la libération et la décolonisation mené par les forces progressistes contre l'alliance obscurantiste des forces de la droite fascisante. « Dans ce livre j'ai voulu montrer que dans les deux camps on pouvait trouver toutes sortes de gens »⁷, explique-t-il au cours de l'interview déjà cité.
- 6 En faisant cela en 1986, l'écrivain enfonçait-il des portes ouvertes ? Pas du tout, car la vision manichéenne continuait à avoir cours vingt ans après les événements décrits : « C'est précisément cela que j'ai souvent ressenti comme une carence du climat culturel en Suède, parfois assez indigent. On n'apprend même pas à connaître ces [différents] points de vue, perçus comme exotiques et incongrus⁸. » En effet, Wijkmark fut le seul écrivain suédois qui ait osé peindre sous un jour favorable les adversaires de l'indépendance algérienne et notamment les auteurs de l'attentat manqué contre le général de Gaulle. L'intéressant, ici, est le fait qu'il se lance dans cette entreprise non pas par sympathie pour leur idéologie, mais pour montrer qu'une action politiquement condamnable peut avoir des racines humaines parfaitement nobles et qu'au contraire la lutte progressiste, qui recueille l'approbation générale, a bien souvent des raisons inavouables, fondées sur les calculs les plus bas et les plus répugnants. « Il existait – ce qu'on ignore chez nous en Suède – un groupe important parmi les partisans de l'Algérie française dont les mobiles étaient humanistes et démocratiques. [...] Je ne pense pas qu'on puisse gagner des pays et des nations à la démocratie par les moyens qu'avaient utilisés

les Français, mais on devrait du moins comprendre que des gens raisonnaient ainsi sincèrement et en toute bonne foi »⁹.

- 7 De ce fait, 1962 apparaît avant tout comme une dénonciation de tout activisme politique. Le politique est suprahumain ; inévitablement, l'individu qui s'y engage se trouve dépassé ; il est incapable de prévoir ou de modifier les conséquences de ses actions qui échappent à son contrôle et le poussent à commettre des actes qui constituent pour sa personne humaine autant de traumatismes ineffaçables. Le roman décrit une série d'engrenages où divers personnages se laissent prendre, en commençant par le héros, une sorte d'alter ego de l'auteur, journaliste suédois en poste à Paris. Conformément à la déontologie de son métier, il s'efforce de ne jamais faire entrer dans ses choix des critères d'ordre politique. Il n'admet que ses intérêts privés (rapports avec les amis, les femmes etc.) et ses intérêts professionnels (son obligation de fournir à ses employeurs une information de qualité) ; il refuse sincèrement de prendre position dans l'affaire algérienne et fait de son mieux pour rester neutre. Ce qu'il ne comprend pas – ou qu'il comprend trop tard – c'est que la politique n'est pas un niveau auquel on est libre de se placer ou non, mais une substance diffuse qui pénètre partout et qui investit l'existence de l'individu, quelle que soit la sphère d'activité choisie. Cette politisation totale, propre à notre siècle, constitue le sujet principal de la réflexion. Les choix ne concernent pas – ou plus – la Cause, ils ne semblent concerner que des individus isolés, mais ils n'impliquent pas moins des prises de position et des choix politiques. L'Histoire dans ce roman a le visage du Fatum. Dès qu'on pénètre dans une zone où elle est en marche, on est pris dans le tourbillon et la neutralité n'existe plus ; pour la retrouver, on est obligé de sortir de l'histoire, en occurrence, revenir en Suède, comme le protagoniste le fait à la fin du livre.
- 8 Dans ce roman, le pays natal de l'auteur semble être absent, mais d'une façon implicite il est là, car il constitue le point de départ du raisonnement de l'auteur en même temps que son aboutissement. 1962 est, entre autres, une tentative de faire connaître aux Suédois une certaine droite française à un des moments critiques de son histoire : « Il s'agit également, dit-il à propos de ce roman, du déclin d'une couche sociale, celle qu'on appelle la classe moyenne cultivée. [...] Le journaliste français qu'on voit dans le roman, est un spécimen de la génération que j'ai eu l'occasion d'observer en France au début des années 1960. Ce qui est intéressant c'est que son homologue suédois nous apparaît comme radicalement incapable de professer ce genre d'idées, mais cela tient uniquement au fait qu'une telle situation ne s'est jamais présentée. Chez nous, cette classe a été écartée d'une façon bien plus discrète¹⁰ ». Mais, répétons-le, si l'auteur déplore le déséquilibre de la vie politique suédoise du fait du vide causé par l'absence d'une droite digne de ce nom, il le fait moins parce qu'il souscrit à son programme politique que parce que son esprit dialectique ne conçoit pas un fonctionnement normal de la société sans le dialogue de ses extrêmes. Vision des choses très cartésienne, au fond.
- 9 N'empêche que, malgré son ancrage dans l'actualité politique de son époque, l'objet de la réflexion de Wijkmark reste davantage l'histoire en général (son caractère diffus et total, ses interférences avec le destin individuel, etc.) que la situation historique concrète – c'est là, peut-être, la deuxième raison du décalage entre les événements eux-mêmes et leur transcription littéraire. De toute évidence, Wijkmark ne s'intéresse pas à l'histoire de la France de l'époque, dans la mesure où il ne cherche pas à comprendre le rôle exact de la période décrite dans l'évolution ultérieure du pays. Ce qu'il veut analyser c'est l'interaction entre l'individu et l'histoire à une époque historique donnée, les limites de la liberté, la portée de ses actions, l'importance de ses choix personnels. L'histoire est ici

une toile de fond, un décor de théâtre ; son importance est capitale, mais dans l'optique de l'œuvre, sa fonction reste subordonnée au « plus essentiel » : la psychologie individuelle et les rapports entre les êtres. Pour reprendre la formule de l'auteur, « 1962 est avant tout un roman psychologique sur la recherche du père et une sorte de gémellité »¹¹.

***Da capo* : l'histoire comme objet**

- 10 *Da capo* est un roman ambitieux et complexe. Il raconte les tribulations d'un photographe suédois qui, après trente ans d'absence, revient à Munich où il a passé une partie de sa jeunesse et laissé une partie de son âme, pour tenter de recommencer sa vie à partir du point où, selon lui, elle a « dévié » par rapport à ce qu'elle aurait dû ou pu être. Du fait de cette décision, sinon formulée, du moins ressentie d'une façon plus ou moins nette, il se trouve dans un état de disponibilité quasi totale, se laisse entraîner dans diverses aventures et devient – involontairement – témoin d'un des plus grands bouleversements de l'histoire de notre siècle : la fin du communisme. A Munich ou à Berlin, quand ce n'est pas à Prague ou à Vienne, il note les symptômes, enregistre les changements, assiste en observateur à la « révolution de velours », à l'écroulement du Mur...
- 11 La lecture de ce roman produit un curieux effet. Dès les premières pages, on sent que l'auteur est fasciné par l'histoire, aussi bien politique que culturelle, qu'il ne pense qu'à elle et qu'en fin de compte, le destin de son héros l'intéresse relativement peu ; en même temps – et c'est là la cause du malaise et la faiblesse principale du livre – il ne parvient pas à faire partager son intérêt à son héros. Malgré tous ses efforts, son photographe reste un observateur extérieur et, au fond, indifférent, à la fois parce qu'il est davantage préoccupé par ses problèmes personnels quasi insolubles (on ne recommence pas sa vie *da capo* sans avoir à en payer le prix), mais aussi parce qu'il ne trouve pas le mode d'engagement qui serait véridique et psychologiquement convainquant. Certes, à un moment donné, il lui arrive de faire sortir du pays une jeune Tchèque désireuse de passer à l'Ouest, mais il est évident – et l'auteur en est sans doute conscient – que cette aventure relève davantage des « faits divers » que de la « politique internationale », sans parler de l'Histoire avec un grand « H ». Et il s'agit moins d'une faiblesse de l'auteur ou d'un défaut d'écriture que d'un état de choses parfaitement objectif : de nos jours, n'est pas acteur de l'histoire qui veut, du moins pour ce qui concerne l'Occident. L'histoire se fait pour ainsi dire hors des frontières européennes : elle se fait à l'Est, elle se fait en Afrique, elle s'apprête à se faire en Chine... Ce n'est pas pour rien que, dans ce roman, les aventures du personnage se déroulent sous le signe d'un projet auquel il participe en sa qualité de photographe et qui consiste à faire l'état des lieux de l'Europe des cimetières. L'Europe-nécropole, l'Europe-sarcophage, qu'on ne peut plus faire bouger sans la briser et gâter d'une façon irréparable tout ce qui jadis constituait sa richesse et sa valeur, tel est le leitmotiv du livre. L'homme occidental ne peut plus appréhender l'histoire autrement qu'en observateur. S'il s'engage pour une cause quelconque, cela risque de nuire à la qualité de l'observation, car son horizon se rétrécit inévitablement. Mais si, au contraire, il reste un témoin impartial, c'est encore pire, car il est alors définitivement privé d'accès à cette histoire-là, comme c'est le cas du protagoniste de *Da capo*. Ne pouvant ni vivre dans l'histoire ni en sortir, il est condamné à passer son temps à faire l'inventaire des cimetières européens, tout en sachant que l'histoire continue, ailleurs... Ainsi, tout en se trouvant au centre de la narration, l'histoire se dérobe et refuse de constituer un axe

d'action pour le héros- faute de quoi, elle ne peut pas avoir de consistance romanesque, car, en littérature, pour acquérir droit de cité, une réflexion doit nécessairement être réfractée par la conscience d'un ou de plusieurs personnages, la bonne volonté et les commentaires de l'auteur n'étant pas suffisants. Tout comme jadis 1962, *Da capo* s'achève sur un « repli stratégique », le retour du héros en Suède ; seulement, cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un plongeon dans le néant, mais d'un retour à la seule réalité où l'action est encore possible : « Il avait fait l'école buissonnière, au lieu de vivre, et avait bien failli être renvoyé. Maintenant, il rentrait chez lui et les répétitions de la normalité commençaient.¹² » Résignation qui n'a rien d'une figure littéraire, mais qui reflète parfaitement la position existentielle de l'auteur : « on devrait essayer – dans une situation apparemment sans espoir – de s'accrocher à un minimum moral aussi longtemps que faire se peut »¹³. Les possibilités de l'action individuelle sont infiniment réduites, mais afin qu'elles soient efficaces, il faut bien choisir le champ de leur application et – surtout ! – se débarrasser des illusions de pouvoir faire les choses en grand, car l'histoire (le *Fatum*) continue sa marche implacable : « ... après tout, on œuvre dans le présent. La perspective plus longue, pessimiste, ne doit pas paralyser les débats concrets portant sur une durée de quelques années. Plus une action gagne en durée, mieux c'est, mais qu'un véritable tournant se produise, j'ai du mal à y croire »¹⁴.

***Toi qui n'existes pas* : l'histoire comme sujet**

- 12 Après l'orchestre symphonique de *Da capo*, Wijkmark se tourna vers la musique de chambre, registre où il dut se sentir bien plus à l'aise, et écrivit *Toi qui n'existes pas*, un livre de cent soixante-dix pages où, par un véritable tour de magie, l'histoire reprend ses droits et devient matière romanesque.
- 13 L'action du roman se déroule en France, à l'époque contemporaine ; il n'y a aucun décalage chronologique entre cette partie de la narration et aujourd'hui. Le narrateur, un peintre âgé d'une cinquantaine d'années, se rend dans une petite ville sur la côte atlantique où vit un vieux couple de retraités, l'ex-vice-consul de Finlande et sa femme. Son but consiste à les questionner sur les circonstances de la mort de son père, parti comme volontaire en Finlande au début de la guerre et porté disparu en 1944. Il a de bonnes raisons d'espérer obtenir des renseignements : le mari avait été le meilleur ami de son père et (peut-être) le témoin de sa mort, et la femme sa maîtresse. A son arrivée, il est accueilli par les époux, et, trois jours durant, il s'entretient avec eux. A tour de rôle, car, visiblement, les discussions à trois ne marchent pas, le sujet étant trop épineux. Les conversations progressent lentement, et peu à peu, le passé – et l'histoire – commence à surgir. Le protagoniste obtient la permission de lire quelques lettres adressées par son père à la femme de son hôte, les entretiens avec le mari lui font revivre la retraite de l'armée finlandaise pendant l'été 1944, il se fait une idée de plus en plus nette des rapports entre les trois personnes en question, mais le voile qui recouvre la mort de son père ne se lève pas pour autant. Accident ? Suicide ? Meurtre ? Rien n'est exclu. Lorsque le narrateur reprend le train pour retourner chez lui, il ne dispose toujours pas de l'explication absolument univoque de l'événement, et néanmoins, sa quête a abouti : il possède enfin une image du père qu'il n'a presque pas connu, image dont l'absence (sa mère ne lui en parlait jamais) l'avait fait souffrir durant de longues années. Quant à l'équivoque concernant sa mort, elle trouve ses racines dans la spécificité de l'époque, le caractère schizophrène de la situation qui était celle des soldats finlandais obligés

d'abandonner les positions conquises, car sachant qu'à la longue la guerre était perdue et qu'au fond ils risquaient leur vie non pas pour remporter une victoire sur l'ennemi, mais pour *négoier* la défaite : « On se replie, en trébuchant sur des cailloux et des souches [...] à travers des forêts interminables, vers la frontière. Une fois là-bas, on ne pourra plus reculer. Et si on n'obtient pas la paix, ce sera l'effondrement [...] »¹⁵. Pris dans cette contradiction, les personnages ou bien perdent jusqu'à l'envie de vivre au moment où tout dépend de leur vitalité, ou bien, au contraire, cèdent aux instincts de conservation primaires, précisément lorsqu'on mise, chez eux, sur d'autres qualités, plus « élevées »... Dans ce *no mans land* moral, l'homme peut aussi bien devenir assassin que héros, parfois même sans le vouloir ni s'en rendre compte.

14 L'histoire racontée n'a rien de très original, et pourtant, le livre de Wijkmark diffère des innombrables romans faits sur le même modèle et les surpasse de loin précisément parce que la composante historique est intégrée ici d'une façon convaincante et habile. A la différence des « quêtes » (de soi, d'un proche disparu, d'un parfait étranger...) qui pullulent aujourd'hui dans la littérature, la sienne n'est ni gratuite ni inutilement surchargée : ce n'est pas un prétexte derrière lequel se cache une « quête de soi » (les données initiales recèlent une énigme qui la justifie et le suspens est habilement entretenu tout au long du récit), mais une honnête tentative pour ressusciter un passé bien concret, historiquement déterminé, comprendre l'état d'âme de ceux qui ont pris part à l'un des événements les plus pathétiques de l'histoire de ce siècle (la lutte entre la minuscule Finlande et le monstre soviétique), de la comprendre pour elle-même, et non pas comme un préalable à l'analyse de l'époque contemporaine. L'épineux problème observation impartiale / engagement est ici résolu grâce à un choix judicieux du narrateur : l'épisode peu connu – du public français – de la seconde guerre mondiale est raconté par la bouche d'un Suédois, fils d'un volontaire qui avait combattu dans les rangs de l'armée finlandaise, quelqu'un qui n'était pas partie prenante dans le conflit, mais un voisin et, pour ainsi dire, un témoin oculaire. Très habilement, le passé et le présent se trouvent liés, d'une façon organique et naturelle, comme si un demi-siècle ne les séparait pas. Le narrateur reste le personnage dont les traits sont le moins nettement dessinés, et sans doute ce flou est voulu par l'auteur : cet effacement est ce qui différencie le héros de Wijkmark de la plupart de ses homologues, incurablement narcissiques. Grâce à quoi l'histoire reprend ses droits et, « en récompense », fournit un essor puissant à la narration : « Le passé recouvrit le présent d'une pellicule couleur ivoire, mais, l'instant suivant, c'est le présent, avec ses sons, ses couleurs et ses mouvements, qui prit le dessus »¹⁶, lit-on dans le prologue du roman, formule qui résume bien sa dialectique.

15 « D'un côté, la vie privée, la couverture tirée par dessus la tête, la bourgeoisie poussée dans ses derniers retranchements, se cramponnant aux miettes qui lui restent, ou bien des rats, déjà. De l'autre côté, la locomotive bruyante de l'histoire, qui fonce, chargée d'espérances et de projets avortés. La vie privée et l'histoire se sont-elles jamais souciées l'une de l'autre ?¹⁷ » – tel est le thème central de ce petit roman, mais cette phrase est emblématique de l'œuvre de Wijkmark dans sa totalité. Quant à la réponse... Elle ne peut être que provisoire, et nous sommes obligés de nous en contenter : « Le passé, les morts, semblaient observer avec attention ma descente dans le puits du temps, pendant que, heureux, je me dirigeais vers l'endroit où la perspective se renversait, me permettant de regarder le présent avec leurs yeux »¹⁸. Une belle phrase qu'on pourrait mettre en exergue de tout roman historique digne de ce nom.

NOTES

1. C.H. Wijkmark, *Litteratur och människovärde*, Stockholm 1988, pp. 186-187.
 2. C.H. Wijkmark, *La Draisine*, Actes Sud 1986, p. 225.
 3. C.H. Wijkmark, *Sista dagar*, Trondheim 1988, p. 13.
 4. *Ibid.*
 5. *Ibid.*
 6. C.H. Wijkmark, *Litteratur och människovärde*, Stockholm 1988, pp. 193.
 7. *Ibid.*, p. 192.
 8. *Ibid.*, p. 191.
 9. *Ibid.*, p. 192.
 10. *Ibid.*, p. 194.
 11. *Ibid.*, p. 194.
 12. C.H. Wijkmark, *Da capo*, trad. Ph. Bouquet, Belfond 1996, p. 293.
 13. C.H. Wijkmark, *Litteratur och människovärde*, p. 195.
 14. *Ibid.*, p. 197.
 15. C.H. Wijkmark, *Du som ej finns*, Stockholm 1997, p. 102.
 16. *Ibid.*, p. 10.
 17. *Ibid.*, pp. 10-11. Signalons ici l'article de Tornbjörn Elensky « Historien som självbiografi. En essä runt, genom och mellan Carl-Henning Wijkmarks fyra romaner » (dans : Res Publica n°30, 1995), dont l'auteur, au terme d'une analyse très différente, aboutit à une conclusion semblable.
 18. *Ibid.*, p. 1.
-

RÉSUMÉS

L'article se propose d'examiner la vision de l'histoire chez Carl-Henning Wijkmark, auteur suédois contemporain. En procédant à l'analyse de quatre romans, nous essayons de dégager sa philosophie de l'histoire, pour ensuite étudier la fonction de celle-ci au sein du tissu romanesque. Il apparaît que, bien que la vision de l'histoire de l'auteur soit restée grosso modo inchangée durant la période en question, le rôle que l'histoire joue dans chacun des romans considérés est très différent. Nous essayons de rendre compte de ce phénomène et d'en esquisser la dialectique.

Das Ziel des vorliegenden Aufsatzes ist, das Geschichtsbild im Werk des zeitgenössischen schwedischen Autors Carl-Henning Wijkmark zu untersuchen. Durch die Analyse von vier Romanen versuchen wir, seine Geschichtsphilosophie herauszuarbeiten und dann ihre Funktion innerhalb der Romanstruktur aufzuzeigen. Es zeigt sich, daß die Geschichte in jedem seiner Romane eine sehr unterschiedliche Rolle spielt, obwohl sein Geschichtsbild während des behandelten Zeitabschnitts im großen und ganzen gleich geblieben ist. Wir versuchen dieses Phänomen zu klären und seine Dialektik zu skizzieren.

Pour ma part, je crois en une prédisposition objective, chez l'être humain, non pas à faire du bien, mais à éviter d'agir d'une façon manifestement mauvaise.

C.-H. Wijkmark